

quelques poèmes pour Hyérónimus [rem : en fait ce sont des poèmes de Baudelaire]

n°1

## HYMNE A LA BEAUTÉ

Viens-tu du ciel profond ou sors-tu de l'abîme,  
O Beauté? ton regard, infernal et divin,  
Verse confusément le bienfait et le crime,  
Et l'on peut pour cela te comparer au vin.

Tu contiens dans ton oeil le couchant et l'aurore;  
Tu répands des parfums comme un soir rageux,  
Tes baisers sont un philtre et ta bouche une amphore  
qui font le héros lâche et l'enfant courageux.

Sors-tu du gouffre noir ou descends-tu des astres?  
Le Destin charme soit tes jupons comme un chien;  
Tu sèmes au hasard la joie et les désastres,  
Et tu gouvernes tout et ne réponds de rien.

Tu marches sur des morts, Beauté, dont tu te moques,  
Des tes bijoux l'Honneur n'est pas le moins charmant;  
Et le meurtre, parmi tes plus chères broches,  
Sur ton ventre orgueilleux danse amoureusement.

L'éphémère ébloui vole vers toi, chandelle,  
Crépète, flambe et dit : Bénissons ce flambeau!  
L'amooureux pantelant incline sur sa belle  
A l'air d'un moribond caressant son tombeau.

Que tu viennes du ciel ou de l'enfer, qu'importe,  
O Beauté! monstre énorme, effrayant, ingénu!  
Si ton oeil, ton souris, ton pied, m'ouvrent la porte  
D'un Infini que j'aime et n'ai jamais connu?

De Satan ou de Dieu, qu'importe? Ange ou Sirène,  
Qu'importe, si tu rends, — fée aux de velours,  
Rythme, parfum, lueur, ô mon unique reine! —  
L'univers moins hideux et les instants moins lourds?

n°2

## LE CHAT

Viens, mon beau chat sur mon cœur amoureux,  
Retiens les griffes de ta patte,  
Et laisse-moi plonger dans tes beaux yeux,  
Rêlé de métal et d'agate.

Lorsque mes doigts caressent à loisir  
Ta tête et ton dos élastique,  
Et que ma main s'enivre de plaisir  
De palper ton corps électrique,

encore 2 strophes... IID



Je vois ma femme en esprit. Son regard,  
Comme le tien, aimable bête,  
Profond et froid, coupe et fend comme un dard,  
Et, des pieds jusqu'à la tête,  
Un air subtil, un dangereux parfum  
Nagent autour de son corps brun.

n°3

### TOUT ENTIERE

Le Demon, dans ma chambre haute,  
Ce matin est venu me voir,  
Et, tâchant de à me prendre en faute,  
Ne dit: "Je vouchais bien savoir,

Parmi toutes les belles choses  
Dont est fait son enchantement  
Parmi les objets noirs ou roses  
Qui composent son corps charmant,

Quel est le plus doux" — Ô mon âme!  
Tu répondis à l'Abhorré:  
"Puisqu'en Elle tout est dictame,  
Rien ne peut être préféré.  
(...)

O métamorphose mystique  
De tous mes sens fondus en un!  
Son haleine fait la musique,  
Comme sa voix fait le parfum"

n°4

### Le Flacon

Il est de faits parfums pour qui toute matière  
Est poreuse. On dirait qu'ils pénètrent dans le verre.  
En ouvrant un coffret venu de l'Orient  
Dont la serrure grince et rechigne en criant,

Où dans une maison déserte quelques armoires  
Pleines de l'âcre odeur des temps, poussières et noires,  
Parfois on trouve un vieux flacon qui se souvient,  
D'où jaillit toute vive une âme qui revient.

[...].



## le Vin

le vin sait revêtir le plus sordide rouge  
D'un luxe minaculeux,  
Et fait surgir plus d'un portique fabuleux  
Dans l'or de sa vapeur rouge,  
Comme un soleil couchant dans un ciel nébuleux.

n°6

## les chats

(ooo)

Amis de la science et de la volupté  
Ils cherchent le silence et l'honneur des ténèbres,  
L'Érèbe les eût pris pour ses conjurés funèbres,  
S'ils pouvaient au servage incliner leur fierté.

Ils prennent en songeant les nobles attitudes  
Des grands sphinx allongés au fond des solitudes,  
Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin;  
Leurs reins féconds sont pleins d'étincelles magiques,  
Et des parallèles d'or, ainsi qu'un sable fin,  
Étoilent vaguement leurs prunelles mystiques.

n°7

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.

Un grand meuble à tiroirs encombrés de bilans,  
De vers, de billets doux, de projets, de romances,  
Avec de lourds cheveux roules dans des quittances,  
Cache moins de secrets que mon triste cerveau.  
C'est une pyramide, un immense caveau,  
Qui contient plus de morts que la fosse commune.

n°8

Comme tu me plairais, ô nuit! sans ces étoiles  
Dont la lumière parle un langage connu!  
Car je cherche le vide, et le noir, et le nu!